

**ÁSTA  
SIGURDARDÓTTIR**

**DEHORS, C'EST  
LE PRINTEMPS**

HISTOIRES ET POÈMES  
traduit de l'islandais par Ólöf Pétursdóttir

**SABINE • WESPIESER ÉDITEUR**



DEHORS, C'EST LE PRINTEMPS



ÁSTA SIGURÐARDÓTTIR

DEHORS,  
C'EST LE PRINTEMPS

HISTOIRES ET POÈMES  
AVEC DES ILLUSTRATIONS DE L'AUTEURE

traduit de l'islandais par Ólöf Pétursdóttir



SABINE WESPIESER ÉDITEUR  
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, PARIS VI  
2026

Cet ouvrage a été traduit grâce au soutien financier de



© The Estate of Ásta Sigurðardóttir

Titre original : *Sögur og ljóð*

Publié en langue français conformément aux accords passés  
avec la Reykjavík Literary Agency, Iceland, [www.rla.is](http://www.rla.is)

© Sabine Wespieser éditeur,  
pour la présente édition 2026

UNE COURSE NOCTURNE  
(improvisation)

J'AI COURU PAR nuit noire sur l'asphalte métallique  
dans les rues mortes, mouillées, brillantes et verglacées,  
j'ai couru, portée par la force surhumaine de l'effroi  
et le silence abyssal a trouvé la parole.  
J'ai couru, fuyant les forces obscures  
mes jambes chancelantes mues par la peur tranchante.  
J'ai poussé un cri dans le silence le plus obscur,  
un écho éphémère, et puis, il n'y eut plus rien.



DE DIMANCHE SOIR À LUNDI MATIN

SI QUELQU'UN AVAIT remarqué comment elles me regardaient quand j'étais sur le point de partir, comment elles échangeaient des regards en passant devant moi, il en aurait conclu :

« La voici donc, la coupable, la traînée. »

Comment auraient-elles pu me comprendre ?

Et voilà qu'elles se penchaient vers leurs maris en papotant avec eux sur un ton confidentiel, l'air innocent, avec leurs coiffures toutes simples et leur maquillage discret. Chacune d'elles avait aimé un homme – un seul homme.

Moi, j'avais l'air d'une pute, je jetais un regard avide sur tous les hommes, il fallait que je tienne la chaise de toutes mes forces pour ne pas me jeter dans leurs bras.

J'ai longtemps fixé la chevelure de l'un d'eux tout en guettant l'occasion de m'asseoir près de lui.

« Tu m'embêtes, dit-il. Dégage. »

Il s'est levé quand je me suis assise à côté de lui. Ses cheveux ondulaient comme un océan de filaments métalliques et brillants.

J'ai plongé mes mains dans cette tignasse, j'ai enroulé ces mèches sur mes doigts et j'ai tiré.

Quelle sensation jouissive, et pour le coup, je n'ai pas fait attention au charivari qui s'est déclenché ; je percevais vaguement l'écho de cris de femmes et le fracas de verres brisés.

Je sentais que sa tête s'inclinait sous la pression de la douleur. Bientôt cette tête serait à moi et je pourrais à mon gré plonger les mains dans cette chevelure voluptueuse.

Il a tiré, et j'ai pris du plaisir à tirer encore plus fort, je sentais que je ne devais pas lâcher prise, à aucun prix, plutôt mourir. Puis quelqu'un m'a saisi les doigts en les courbant dans un craquement.

Je n'ai rien senti, mais ma prise se relâchait. L'homme à la chevelure a détaché ma main droite, assisté par un autre, tandis que je m'agrippais de plus belle de la main gauche. Ce petit manège a duré un certain temps. Personne ne semblait avoir prévu que j'avais plus d'une main.

Moi, je ne m'inquiétais pas. Je savais que je serais victorieuse et que le trésor me reviendrait.

Ils avaient beau me tordre et m'étirer les doigts, je ne ressentais aucune douleur.

Je n'avais même pas besoin de réfléchir, mes mains retournaient vers la tignasse dès qu'on les en retirait.

Tout à coup, je ressentis une vive douleur. Quelqu'un m'avait écartelé la main et tordu le pouce. Je sentis les os se détacher les uns des autres.

« Lâche-moi, pétasse », grommela le propriétaire de la tignasse.

Je ne voulais pas lâcher prise, puis ma main émergea mollement de la tignasse – quelques filaments cuivrés et brillants s'étaient détachés et me restaient sur les doigts.

La manche de ma robe s'est déchirée, quelqu'un m'a bousculée et je suis tombée par terre. La moquette était mouillée et les débris de verre craquaient sous le poids de mon corps.

Je les sentais percer mes vêtements – pour s'enfoncer dans ma chair.

Le visage du maître de céans flottait au-dessus de moi, grassouillet, l'air exaspéré – quelle drôle de lune.

Il m'a saisie par le bras pour me traîner plus loin.

« Vous n'avez qu'à sortir d'ici, je ne veux pas de filles de rue chez moi. Vous n'avez pas été invitée. Ma femme et moi, nous n'invitons jamais des filles comme vous, des... des traînées. »

La cage de l'escalier s'ouvrait béante à mes pieds, noire et prête à m'engloutir telle quelle. Je sentais qu'il y avait bien un fond abyssal quelque part. Prise de panique, j'ai agrippé le bras de l'assaillant. Je voulais demander pitié, mais je ne pouvais pas prononcer un seul mot, tant je sanglotais. J'étais en chute libre dans cette obscurité atroce, on peut passer toute une vie en chute libre vers le fond, le bitume, la fosse de bitume, où de petites souris se vautrent en grattouillant la boue tenace, se battant contre la mort de toute la force de leurs pattes minuscules. Le bitume noie leur fourrure douce et inonde leurs grands yeux sombres, je perdais pied, j'allais dégringoler, quand quelqu'un m'a retenue dans ses bras pour me tirer de là.

« Ne la jette pas à la porte ou mets-moi à la porte aussi. Elle est modèle chez moi. Elle tremble comme un animal apeuré. »

Ils m'ont tirée chacun de son côté pendant un moment.

« Lâche-la, tes verres ne coûtent que quelques centimes pièce. »

Puis il m'a aidée à m'asseoir sur une chaise.

Je n'osais pas lever les yeux, les larmes coulaient à flots le long de mes joues et de mes narines. Elles tombaient dans mon giron, vite absorbées par le velours. J'ai songé au canal d'irrigation que j'avais creusé une fois.

Personne ne devait me voir pleurer. Je fixais du regard la moquette, là où les verres s'étaient cassés.

Les débris avaient été plus ou moins ramassés, mais les taches de vin n'avaient pas encore séché.

Puis je me suis remise à pleurer, tout me semblait soudain si triste, si douloureux, les verres ne seraient plus jamais entiers, le vin ne serait jamais bu, les filaments arrachés et embrouillés que j'avais sur les doigts ne retrouveraient plus jamais leur harpe.

Une voix intérieure me disait que j'aurais bien mérité de m'enfoncer dans la fosse de bitume et d'y agoniser dans d'horribles souffrances, tout comme les petites souris toutes douces qui n'avaient jamais rien fait de mal.

Moi, en revanche, j'étais une tueuse, une voleuse, une traînée.

Je me trouvais devant un grand nombre de juges. Ils étaient sérieux, sévères et incroyablement intelligents. Je me trouvais sans défense face à leurs regards qui me



*Ils étaient sérieux, sévères et incroyablement intelligents.*

transperçaient. Tous mes méfaits leur étaient accessibles, inscrits dans mon âme comme dans un livre ouvert.

Transie d'angoisse, je me suis recroquevillée, secouée par les sanglots. Je savais qu'il était inutile de leur demander d'avoir pitié de moi. Pourtant, je me suis dit qu'il me restait un faible espoir, que les malfaiteurs étaient parfois graciés. J'attendais avec impatience.

C'est là que l'un des juges s'est brusquement métamorphosé en ange avec des lunettes ; elle est venue me réconforter. Elle m'a menée aux toilettes. Elle a délicatement dégagé mes cheveux de mon visage.

« Je vais me mettre à pleurer parce que tu pleures », dit-elle. Alors qu'elle essuyait mes larmes du dos de sa main, je vis que ses yeux étaient humides derrière le verre.

Je me suis blottie contre elle et j'entendais battre son cœur. C'est là que j'ai ressenti encore plus fort la gravité de mes péchés, car cette jeune fille était pleine de bonté. Je lui ai avoué quelques-unes de mes fautes, elle m'a pardonné, elle n'a pas épargné sa robe, et moi, je n'étais plus toute seule ; un ange me tenait compagnie.

Dieu était vraiment d'une grande gentillesse.

Puis elle disparut, et je me suis mise à sa recherche en pleurant, et c'est alors que j'ai croisé un autre juge transfiguré. Il s'était métamorphosé en marin-pêcheur.

« Tu pleures, ma petite Ásta, toi qui es la plus forte de nous tous. »

Il me caressait la joue de sa grande main.

« Qui t'a fait des misères ? Je vais le tabasser comme du stock... du stockfish, je veux dire.

— Personne ne m'a fait de misères, ai-je chuchoté entre deux sanglots.

— Nous sommes tous tes alliés, ma petite Ásta, dit ce grand costaud tout ému. Ne pars pas seule dans la nuit, je vais t'accompagner, ajouta-t-il. Ce n'est pas drôle d'être tout seul dehors. »

Il est allé chercher son pardessus. J'ai attendu devant la maison pendant un moment en tendant l'oreille dans l'espoir d'entendre un bruit de pas dans l'escalier. C'était un escalier long et périlleux, il fallait faire bien attention. J'ai attendu longtemps, mais personne n'est venu. Je suis partie en courant pour rattraper ceux qui étaient déjà partis. Les rues étaient désertes et étrangement silencieuses. Les maisons avaient fermé les yeux et semblaient dormir.

Les lampadaires montaient leur garde solitaire dans le noir, sans cligner des yeux. Partout régnait ce silence effroyable. Le bruit de mes pas résonnait d'un ton grave au milieu des immeubles avoisinants.

Je me suis arrêtée devant la vitrine de la boutique de souvenirs, à l'angle de la rue de l'Est et de la Grande Rue. C'est là que j'ai tout d'un coup remarqué qu'il n'y avait pas de neige sur la chaussée et donc pas moyen de suivre une piste. Je ne pouvais pas trouver de trace et personne ne me trouverait ; j'ai compris que le monde que je recherchais avait disparu, la joie n'existaient plus et personne n'allait m'accompagner.

On m'avait rejetée dans les ténèbres les plus obscures à cause de tous mes déliés, anciens et récents. Dieu ne me pardonnerait pas. J'ai compris comment Jésus a souffert

sur la croix quand il a appelé Dieu pour lui demander pourquoi Il l'avait laissé tout seul. Moi aussi, j'étais toute seule, bien perdue, même Jésus avait oublié comment il avait souffert sur la croix et il m'avait oubliée aussi. Il était bien tranquille au ciel.

Je n'avais nulle part où me poser, nulle part où écouter battre tout doux le cœur d'un être vivant et fermer les yeux pour m'endormir.

J'étais condamnée à l'insomnie perpétuelle auprès de ces lampadaires rigides au regard fixe.

Je me suis remise à pleurer comme un enfant terrifié qui a perdu de vue sa maman et voit que la nuit tombe.

Le son résonnait d'un bâtiment de pierre à l'autre et l'écho se propageait à l'infini.

Je me suis assise à même la rue, abandonnant toutes mes défenses et fermant les yeux pour ne pas voir ce qui me faisait si peur.

Tout d'un coup, j'ai senti qu'on marchait derrière le coin de la rue. Je tentai de retenir mon souffle pour dresser l'oreille.

Ainsi, Dieu m'avait accordé Son pardon malgré tout et Il m'envoyait un autre consolateur. Peu après, celui-ci tourna le coin à grandes enjambées.

C'était un monsieur d'un âge moyen, extrêmement avenant. Il s'est arrêté pile devant moi, puis a reculé d'un pas en me voyant vautrée sur le trottoir. Il s'est approché et m'a pris le menton.

« Tu t'es fait mal, petite ? demanda-t-il.

– Non, non.

— Alors, pourquoi pleures-tu comme ça ?

— Je n'en sais rien.

— Tu es bien mignonne, dit-il. Viens avec moi à la maison te débarbouiller la figure. »

Il m'a aidée à me lever et tenue par le bras. Les hommes peuvent être si bons.

Tout d'un coup, je me suis retrouvée dans un très beau salon, je m'étais lavé le visage et peigné les cheveux. Devant moi, une coupe de cristal pleine de champagne et un grand plat couvert de tartines.

Le consolateur avait retiré son pardessus et c'est alors que j'ai remarqué qu'il était très gros. Il m'adressait un sourire paternel et son fauteuil a émis des craquements réconfortants quand il s'est assis. Puis il a allumé un cigare volumineux et m'a regardée en plissant les yeux.

« Tu as un certain charme, dit-il. Tu es une rareté, ma colombe. »

Des doigts, il tapotait la table. C'est comme s'il s'apprêtait à me dicter une lettre commerciale.

« D'où te viennent donc ces yeux ? Je n'en ai jamais vu d'aussi beaux. »

Il exhala une grosse bouffée de fumée en m'examinant de la tête aux pieds.

« De quelle couleur sont tes yeux ? Es-tu extralucide ? »

Je n'avais pas de réponse, alors je me suis penchée vers la coupe de champagne. Il y eut un moment de silence.

Il s'est raclé la gorge.

« Qu'est-ce que tu fais dans la vie, ma mignonne ?

— Je suis modèle, dis-je avec entrain.

— Ah, bon ? C'est quoi, déjà ? demanda-t-il assez surpris.

— Je pose pour les gens qui dessinent. Je me mets toute nue sur une chaise ou sur le sol, dis-je en prenant la pose.

— Oui, bien sûr, dit-il. Il m'arrive aussi de peindre et de dessiner. »

Il montra les murs du doigt.

« Là, tu vois quelques-unes de mes œuvres, dit-il fièrement. Il s'agit surtout d'idées. »

Je levai la tête. Il y avait là un grand tableau dans un cadre très orné. Il représentait une jeune fille en tenue de bain très légère. Ses seins étaient volumineux et sa taille aussi fine que son cou. Elle tenait une canne à pêche. Derrière elle, il y avait une montagne violette et un lac calme avec des bateaux de plaisance. Elle était entourée de roses. Le tableau semblait être l'œuvre d'un peintre du dimanche.

Il y avait là d'autres tableaux de la même facture aux motifs similaires, en plus petit format. J'ai sursauté quand je l'ai entendu dire :

« Tu veux te déshabiller pour que je puisse voir comment tu es faite ? Peut-être seras-tu mon modèle ?

— D'accord », dis-je, trop contente de pouvoir lui rendre service. Il avait déjà tellement fait pour moi. Je l'ai entendu aspirer soudainement.

« Dépêche-toi un peu, ma mignonne. »

J'ai vidé ma coupe de champagne et je suis allée vers la salle de bains pour me déshabiller.

J'ai remarqué que ma robe était toute déchirée, la jupe presque détachée, la manche décousue et le col tout défaït. Dire que c'était ma plus belle robe.

## TABLE DES MATIÈRES

Une course nocturne.....	7
De dimanche soir à lundi matin.....	9

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
EN JANVIER 2026  
SUR LES PRESSES  
DE  
L'IMPRIMERIE F. PAILLART  
À ABBEVILLE  
POUR LE COMPTE  
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR



IMPRIMÉ EN FRANCE  
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 246  
ISBN : 978-2-84805-615-9  
DÉPOT LÉGAL : FÉVRIER 2026

**DEHORS, C'EST LE PRINTEMPS.** Le succès littéraire a été à la hauteur du scandale lors de la parution, en 1951, du premier récit d'Ásta Sigurdardóttir, une jeune femme de vingt et un ans qui y raconte sans fard ses dérives nocturnes en quête de sensations fortes.

Dans le présent recueil – histoires, poèmes et linogravures – constituant l'œuvre complète de cette artiste incandescente, le portrait en creux du pays puritain et cadenassé dans lequel elle évolue n'empêche jamais la fraîcheur du regard et l'amour du monde : une cigarette offerte par un marin sur le port, une éclaircie, la lumière du ciel ou de l'océan, et voici la vie belle à nouveau, même après les pires des avanies subies dans cette société effroyablement violente et patriarcale.

Ásta – c'est ainsi que la nomment avec tendresse et admiration les écrivaines contemporaines se réclamant de son influence – a fait de sa vie la matière de son livre : luttant contre la pauvreté, souvent à la rue, elle pose nue pour des peintres, explorant les marges et le pouvoir des expériences oniriques. Mère de six enfants, Ásta n'a jamais renoncé à rien, inscrivant dans l'intensité sa courte existence, jusqu'à la brûler et mourir d'alcoolisme à quarante et un ans.

S'il est question dans ses écrits d'abus sexuels, d'avortements clandestins, d'alcoolisme, de misère et de solitude, et si la fille de la campagne que fut Ásta enfant se souvient avec netteté de l'apprétié d'une nature souvent hostile, c'est son appétit de vivre, coûte que coûte, qui confère sa force et son énergie à sa prose profondément ancrée dans la terre islandaise, mais radicalement universelle par son insoumission.

*Les textes d'ÁSTA SIGURDARDÓTTIR (1930-1971) ont été réunis en un seul recueil en 1961. Cet unique livre, dont le lyrisme, la liberté et l'audace ont ouvert dans son pays la voie de la modernité littéraire, est devenu un classique moderne, traduit dans plusieurs langues.*

N° D'ÉDITEUR : 246

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2026

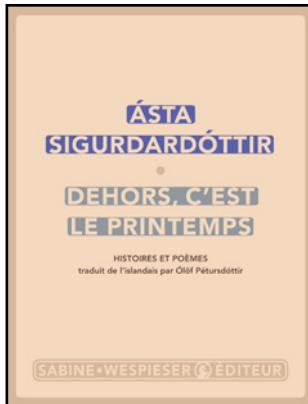
ISBN : 978-2-84805-602-9

PRIX : 24 €

[www.swediteur.com](http://www.swediteur.com)



**SABINE•WESPIESER ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre  
*Dehors, c'est le printemps* de Ásta Sigurdardóttir  
a été réalisée le 21 janvier 2026  
pour Sabine Wespieser éditeur  
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© Sabine Wespieser éditeur, 2026, pour l'édition papier  
© Sabine Wespieser éditeur, 2026, pour la présente édition numérique

[www.swediteur.com](http://www.swediteur.com)

ISBN : 9782848056159